

le vrai sujet

interrogations et conjectures de Jacob Delafon avec choix de poèmes

par Keith Waldrop. Traduit de l'anglais (américain) par Olivier Brossard

*Il est des chansons qui n'ont,
pour orchestration, que le vent.*
Leoš Janáček

Jacob Delafon lit : « Pour faire tomber la fièvre, couper un conchyliis en deux. En scotcher une moitié à votre bras droit et l'autre à votre bras gauche. »

Il ne sait pas quoi en penser.

Qu'est-ce, en réalité, qu'un « conchyliis » ? – il trouve le terme répugnant.

Il cherche le mot dans le dictionnaire. C'est un « papillon dont la chenille dévore les feuilles de la vigne et qui bourdonne en volant. »

Tout cela est bien théorique. Jacob n'a pas de fièvre.

■

Jacob Delafon, lit, quelque part, que toute activité humaine suit deux vecteurs opposés : la poussée centrifuge de la paranoïa et la traction centripète de l'hystérie.

■

Jacob Delafon a lu quelque part qu'il y avait chez les docteurs un débat pour savoir qui des nonnes ou des prostituées étaient plus susceptibles d'être frappées d'hystérie.

■

Jacob Delafon trouve le mot *orthoépie* qui veut dire « la prononciation correcte des mots ». Le mot lui paraît imprononçable.

■

Jacob Delafon, remarquant que Perceval (tout comme son cousin Lancelot) descend de Joseph d'Armathie qui, lui-même, est de la Maison de David – en bref, que Perceval est juif – se demande si Wagner était au courant.

BOURDONNE

ne t'alarme pas, je
ne pouvais me contenter de
leçons de morale et d'une incessante
répétition

comme le système solaire, je
ne pouvais maintenir ma tête, rendue
sans cesse
brillante

voué à un destin de grandes cérémonies, je
fus fort affecté de me trouver si
maigre et si ver
moulu

(on se sert de la théorie
pour dire qu'il est possible de
choisir, *i.e.*, pourquoi je suis juste de
la taille que je suis)

un million de million, une
manière froide et mortifiante – ce qui
gouverne
le mouvement

Jacob Delafon lit *À la recherche du temps perdu*.

Dans les dernières pages du dernier volume, il découvre que le Passé a été retrouvé. Le Monde en ébullition (*i.e.* le Roman) est maintenant réduit à un seul Personnage.

Ce doit être, pense Jacob, le plus grand texte de l'hystérie.

■

Dans ses lectures, Jacob Delafon est surpris de rencontrer d'anciens astronomes qui « défièrent le Temps ».

Il se rend compte plus tard que c'est une coquille, qu'il s'agit de « *déifièrent* ».

■

Le Temps est quelque chose auquel Jacob Delafon préférerait ne pas penser. Mais cela le dérange tout de même de voir que pendant que le temps semble – image mouvante de l'éternité – comme glisser autour de lui en allant ailleurs, en même temps (« le Temps », il marmonne, « le voilà de nouveau »), il apparaît aussi complètement en arrêt, demeurant absolument immobile, pendant que lui-même plonge, ou est plongé, en plein dedans.

S'il lui arrive de lire que le temps a seulement commencé avec la création – vide et vague ou big bang – il se demande : Qu'y avait-il avant ? et est atterré quand il pense que certains ont supposé que nous avons un espace tout neuf à chaque nouvel instant de temps écoulé.

Il voudrait s'arracher au passé. Ce, s'il pouvait ajourner le futur.

Il perçoit le présent comme du temps emprunté, un emprunt au-delà de ses moyens, une dette qu'il ne pourra jamais espérer rembourser.

Il paierait très cher pour croire que le temps est une contradiction dans les termes. Il donnerait n'importe quoi pour un miracle juste à temps.

Il a soif d'*intervalle*.

Il rêve à une fin du temps (mais se ravise, Et après ?) et essaie de croire, comme il a été dit, que lorsque les corps célestes cesseront de tourner, alors de même son âme cessera de désirer.

■

Jacob Delafon s'est laissé dire qu'après la mort nous ne saurons rien mais que la douleur persistera. Il trouve cela d'un optimisme douteux.

■

Son problème, décide Jacob Delafon, est de savoir comment parvenir à ne pas exister – sans perdre conscience.

Présence d'esprit, réfléchit Jacob Delafon, ne veut pas dire esprit prévenant.

La conscience, Jacob Delafon réfléchit, n'est pas l'attention.

Mais il ne peut arrêter le cheminement de sa pensée. Pas plus, continue-t-il – ses idées, comme d'habitude, s'emballant – n'est-ce un manteau blanc sur une île flottante. Ni une créature de la nuit : ni un chat, ni une chauve-souris, ni

même un rêve. Ni la fomentation d'un complot sous terre.

Il est curieux, pense-t-il, que toute chose conspire.

Étrange renga.

■

Jacob Delafon est incapable, en dépit de fervents efforts, de renoncer aux images, d'aller au-delà d'un monde d'images. Il sait, bien sûr, qu'elles le déforment, qu'elles projettent sur lui des formes d'animaux. Que la vérité profonde n'a pas d'image.

Mais aux jolies distinctions, malgré lui, il préfère tout de même les ombres de la ressemblance. Son cri le plus personnel a un son universel, comme les mots.

INTERVALLE

le niveau maximum d'
excitation, là où il n'y a
rien à voir

après que je
meurs, profonde et précieuse
tristesse – Je me

déguiserai, indiquant
divers degrés
de substance, jusqu'à ce que

toutes les larmes, autre-
ment

■

Jacob Delafon lit que, lorsque l'on peint le portrait d'une créature vivante, cela aide de dessiner d'abord les os.

Il n'arrive pas à commencer – Jane Floodcab a posé pour lui – tant il lui semble probable qu'il n'aura jamais la force d'ajouter veines, nerfs et tendons et encore moins d'habiller le corps de chair et de peau.

■

Jacob Delafon n'est pas sûr de ce qu'il pense de la vie, mais il y est habitué.

■

Ce monde, d'après ce que Jacob Delafon comprend, est gouverné par les anges.

Il consulte un guide sur d'Aquin, le Docteur Angélique, et lit :

« Il n'y a rien dans un ange qui puisse tomber, se détacher, ou être sectionné »

« Dans leur quête du genre de corps dont ils avaient besoin, les anges n'étaient pas réduits au pillage de tombe. St Thomas implique timidement que les anges se servent d'air comprimé comme matière corporelle. Il n'émettait, bien entendu, qu'une hypothèse. »

« Gabriel n'était pas à bout de souffle quand il est arrivé à Nazareth. »

■

Jacob Delafon n'est pas sûr de savoir ce que la vie pense de lui, mais il suppose qu'elle doit être habituée à lui.

■

« Loin de l'esprit », Jacob Delafon pense, « loin des yeux ».

Il passe ainsi, sans les voir, devant des silhouettes portant de sombres capes, une (jeune) fille se recroquevillant derrière la porte, un prophète en quelque autre pays, les meilleurs esprits de sa génération, une dame malchanceuse ou un laquais errant sur la scène, des silhouettes s'affaissant, furtives silhouettes, deux témoins et treize apparitions, sept collines, un jardin de la justice, de longs cierges mortuaires, des continents à la dérive, des étoiles d'or, l'abîme.

■

Jacob Delafon lit, avec attention, « La genèse de la réponse du chat au rat » de Zing Yang Kuo (1930).

En fait, ce qu'il lit, avec attention, est un résumé de ce long article.

Les chatons élevés dans un environnement raticide, apprend-il, sont souvent devenus des tueurs de rats.

Les chatons élevés en parfait isolement tuaient parfois des rats bien que la plupart d'entre eux ne le fissent pas.

Tuer un gros rat requiert un chat plus gros et plus vieux.

« Le végétarisme n'avait aucune portée raticide, mais bien plutôt rativore ».

« Le chat est un tigre en plus petit ».

« Est-il nécessaire d'ajouter que selon nos découvertes le chat témoigne d'instincts raticides et rativores mais aussi d'un instinct ratiphile certain ? »

ARRIÈRE-GOÛT

à demi pas éveillé

mot perdu

absorption de la lumière et éparpillement

surprenant

le lieu

c'est ainsi que cela se passe, chaque nuit un peu plus faible

rêves d'une étymologie incertaine

■

Jacob Delafon aime à citer les Évangiles. À un homme d'affaires qu'il connaît, il aime par exemple crier,

« Laisse tes idoles par leur entreprise te délivrer. »

■

Jacob Delafon ne se souvient pas où il a lu l'avertissement

NE PAS RESTER À PORTEE DES ENFANTS

mais il a toujours fait de son mieux.

■

Jacob Delafon se souvient qu'à une époque les choses étaient difficiles à trouver. Maintenant il trouve difficile de se souvenir de ce qu'il cherchait.

■

Jane Floodcab trouvant Jacob, ce qui n'est pas rare, préoccupé, est susceptible de se jeter vers lui, criant :

« Me voici, corps ou pas. »

■

« Pourquoi les pieds nus ne sont-ils pas bons pour la copulation ? »

« Pourquoi les hommes sont-ils moins capables de copulation dans l'eau ? »

« Pourquoi est-ce que, si une créature vivante est née de notre propre sperme, nous la considérons comme notre progéniture, mais si elle provient de toute autre partie ou excrétion, nous ne la considérons pas comme la nôtre ? »

« Pourquoi ceux fort enclins et prompts à volupté charnelle ont le sourcil peu pelu ? »

Jacob Delafon pense qu'Aristote avait des problèmes.

« Pourquoi est-ce que tension et grossissement du pénis se produisent ? Est-ce parce qu'il est élevé par le poids derrière les couillons – les couillons agissant comme un levier ? »

■

On demande à Jacob Delafon de dessiner le cadran d'une horloge. Il le représente par un cercle que décrit la rotation d'une fronde.

Sa fronde n'a pas de cible précise, ni de zone privilégiée, elle n'est d'aucune obédience particulière.

Quand on lui demande d'expliquer pourquoi les aiguilles reviennent à leur point de départ, son esprit se met à dériver vers les îles d'un archipel.

■

Jacob Delafon aimerait rebaptiser Jane Floodcab, la rebaptiser peut-être continuellement, lui donner un nom différent pour chaque pièce où elle se trouve – se rebaptiser lui-même par la même occasion.

Pour cela, il préférerait des noms communs rendus propres par un usage singulier.

■

ARCHIPEL

quand la pluie arrive
la flamme de la chandelle vacille
j'ai rien pour habitude

une vie
charmée et une douzaine de
blessures
mes couvertures

quand le train arrive
machine hors d'usage
esprit dérangé
estomac perturbé
intestins relâchés
ce jour là je ne m'étais pas endormi

soutien pour un dieu ou
perchoir pour un oiseau
pendant que
derrière
le temps (se) glisse

Jacob Delafon regarde par terre et voit des ombres aux contours découpés, des taches distinctes de terre brune, sous les rubans tout ténus de nuages suspendus dans un air léger.

■

Jacob Delafon vit (vit, enfin, une partie du temps – une petite partie mais néanmoins importante) au sein de vastes phrases, riches éternités.

■

Jacob Delafon était impressionné, même lorsqu'il était petit, par la façon dont les écureuils l'évitaient, non pas en grim pant en haut d'un arbre, mais simplement en déguerpissant de l'autre côté du tronc, disparaissant de son champ de vision.

Il se demande parfois s'il y a d'autres créatures ou d'autres phénomènes qui se dissimulent de cette façon.

■

Jacob Delafon en passant devant la Vedanta Society remarque que le sujet du sermon de la semaine est : *Voir Dieu Les Yeux Ouverts*.

Jacob s'arrête pour y réfléchir, ayant toujours supposé que c'était plus facile les yeux fermés, en général après avoir reçu un bon coup sur la tête.

■

Dans le dictionnaire Partridge, Jacob Delafon trouve

merde ! maman, je sais pas danser

ce qui, selon Partridge, ne veut rien dire du tout, simple expression que l'on dit « juste pour dire quelque chose ».

■

Les mots font défaut à Jacob Delafon en refusant parfois d'exprimer ce qu'il voudrait dire, et le plus souvent en disant plus que ce qu'il voudrait dire.

Jacob Delafon lit quelque chose sur une forme poétique arabe appelée *qasida* – qui, selon un écrivain du 9^e siècle, peut porter sur n'importe quoi, mais qui « devrait commencer par l'évocation de lieux et résidences perdus d'un amour perdu puis continuer avec la description d'un voyage pour culminer dans le vrai sujet ».

En fait, la maison où Jacob vit et où il a vécu de nombreuses années, et où il continuera de vivre, est le lieu qu'il considère sa maison perdue ; Jane, dans ses bras, son amour perdu.

Ce à quoi il ne semble pas pouvoir arriver est le vrai sujet.